

# De Méditerranée et d'ailleurs...

Mélanges  
offerts à  
Jean  
Guilaine

Archives d'Écologie Préhistorique  
Toulouse 2009



**Référence conseillée pour citer cet ouvrage :**

Collectif, 2009. *De Méditerranée et d'ailleurs... Mélanges offerts à Jean Guilaine*. Archives d'Écologie Préhistorique, Toulouse, 853 p., 389 fig., 14 tabl.

Site internet : <http://archeoaep.free.fr>

Courriel : [archeoaep@free.fr](mailto:archeoaep@free.fr)

Courrier : **Archives d'Écologie Préhistorique**  
39, allées Jules Guesde  
F-31000 Toulouse

# Accents de Jean Guilaine

Daniel FABRE

La voix du narrateur qui a raconté *Ötzi, l'homme des glaces* s'est tue. Elle nous a entraînés, avec un art du récit pétri d'une culture orale profonde, jusqu'au III<sup>e</sup> millénaire avant le Christ, au moment où le Néolithique d'Europe bascule, ou plutôt s'enrichit de la première maîtrise des métaux. En découvrant peu à peu, depuis sa cape d'herbes tressée jusqu'à la nudité fragile de son sexe, la profondeur stratifiée d'un corps d'homme constellé de traces, la voix a rendu le passé présent jusqu'à l'intime. Mais, chemin faisant, elle nous a fait découvrir par un élargissement qui est moins une suite de digressions qu'un rigoureux lever en rosaces, à partir d'un détail du corps depuis cinq mille ans gelé d'Ötzi, des horizons très vastes : la révolution technique du Néolithique proche-oriental, le décalage contemporain entre les cités de l'Euphrate où le palais invente l'écriture et la montagne alpine où courrait ce chasseur armé d'un couteau de pierre et d'un arc d'if encore à finir, la violence comme miroir dans lequel toute société se modèle en orientant l'indomesticable de l'homme, l'art enfin, toujours et simultanément révélateur et énigmatique<sup>1</sup>.

Mais ce n'est pas seulement la richesse narrative qui retient à l'écoute de cet enregistrement de Jean Guilaine mais sa voix. Sa voix en elle-même, plutôt perchée et nasale, le ton qui anime son discours et en règle le tempo et surtout l'accent comme enveloppe de la parole, atmosphère de la profération et signe extérieur de reconnaissance. Je me souviens que, sortant de l'enregistrement de ce texte oral, deuxième d'une collection prestigieuse, Jean me dit : « Ils ont été emballés mais je crois que l'accent y a été pour beaucoup ! ». Phrase prononcée sur un ton d'ironie un peu désabusée par un homme qui sait à quoi s'en tenir quant aux jugements du monde médiatique sur sa façon de « chanter » la langue. Invité à introduire l'hommage que ses collègues, amis et disciples archéologues offrent à Jean Guilaine, je saisis dans cet accent le fil d'un portrait possible. En effet, si l'accent est bien la manière personnelle mais profondément socialisée de prononcer la langue commune, le terme désigne également ce qui dans le flux de la communication et de l'action est ressenti comme plus intense, plus décisif, plus significatif. Une vie d'homme, une carrière de chercheur et de professeur, peuvent être considérées comme une succession de temps neutres et de temps forts, ces derniers pouvant après coup être soulignés comme des accents. Entre l'accent singulier qui dit tout l'engagement du corps culturel dans la parole et les accents pluriels qui scandent sous le regard éloigné un parcours biographique, j'ai choisi de tresser un lien. J'avais l'intuition que ce n'était pas le seul jeu des mots qui me guidait. En fait la piste s'est révélée surprenante et fertile ; mais n'est-ce pas le voisinage de nos « langues maternelles » qui éclaire ici la trajectoire d'un ami et la constance d'une amitié ?

-oOo-

Pierre Bourdieu, proche collègue de Jean Guilaine au Collège de France, écrit de l'accent qu'il est « un puissant prédictor de la position sociale » mais que ce caractère est toujours masqué, dans les jugements ordinaires, par le lien spontanément établi entre la prononciation et la « vérité naturelle » d'autrui en fonction de la propension universelle à « naturaliser les différences sociales ». Plus précisément, il remarque, avec le linguiste Pierre Guiraud, que l'identification d'un accent s'accompagne le plus souvent d'un jugement négatif (« accent avachi », « traînant » etc.) qui vise à la fois le corps et l'esprit, exprimant ce qu'il appelle un « racisme de classe »<sup>2</sup>. Mais, par ailleurs, étudiant les portraits que les grandes écoles proposent de leurs membres, par exemple dans les nécrologies d'anciens de Normale Sup., il souligne que l'accent du Midi, en particulier, est toujours enregistré. Trait quasi physique relevé avec amusement, inflexion pittoresque qui devient positive par le fait même que son détenteur a accédé aux écoles où se forme la « noblesse d'Etat » en dépit de son accent c'est-à-dire de son origine sociale, paysanne le plus souvent<sup>3</sup>. D'un normalien, fils d'instituteur né à Arbéost (Hautes-Pyrénées) on note « son accent rude de pyrénéen, roulant les 'r' et redoublant certaines consonnes »<sup>4</sup>.

1. Jean Guilaine, *Ötzi, l'homme des glaces et son temps*, Gallimard-Collège de France, CD/à voix haute, 2008.

2. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1983, p. 92, note 27.

3. Voir les nécrologies citées par Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin dans « Les catégories de l'entendement professoral », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, vol. 1, n° 3, p. 68-93 (p. 84, note 7).

4. *Annuaire de l'Ecole Normale Supérieure*, 1962, p. 42 (in P. Bourdieu et M. de Saint-Martin loc. cit.).

Tout en marquant avec pertinence la force révélatrice de ces jugements, invitant à une étude sociolinguistique jamais réalisée, pourquoi Bourdieu a-t-il toujours confiné ses réflexions sur l'accent en note de bas de page ? À mon sens, parce qu'elles le touchaient de trop près et mettaient en question le rapport à ses origines. Il avait, en effet, au prix d'un dressage quasiment ascétique, gommé presque complètement son accent béarnais rural. Non parce qu'il considérait rationnellement ou cyniquement que c'était le prix à payer pour accéder au saint des saints de l'excellence scolaire mais parce qu'il a sans doute souffert d'être réduit à une manière de prononcer la langue dont il pensait qu'elle pouvait occulter son discours, en rendre inaudible le contenu. Cependant, de son nouveau milieu il n'avait pas seulement adopté le conformisme extérieur puisque dans le film que lui a consacré Pierre Carles (*La sociologie est un sport de combat*), il avoue avec une mimique rieuse assez embarrassée combien il souffre, lorsqu'il descend vers le Sud, d'entendre, à partir de Dax, « l'accent horrible » dont il a dû se débarrasser, l'accent des siens donc, qui lui est devenu insupportable, auquel il faudra qu'il se réhabitue, avant, peut-être, de le retrouver sans honte, dans son village. Ces contradictions, le sociologue n'a pas réussi à les gommer car, d'une certaine manière, elles constituent le personnage qu'il a dû construire, oscillant entre conscience critique et adhésion spontanée. En revanche, le « racisme de classe » s'exprime sans détour un peu partout dans le monde intellectuel. Je le retrouve, en toute candeur, dans le jugement que le philosophe Maurice de Gandillac énonce dans son journal à l'occasion d'un exercice universitaire banal pour un professeur de Sorbonne : « À Toulouse, le 27 avril [1963], thèse de René Nelli, Carcassonnais à l'accent de très peu moins atroce que celui de sa fort jolie femme »<sup>5</sup>. Il avait noté auparavant que son collègue de la Sorbonne, Ferdinand Alquié, était aussi affligé d'un accent languedocien, « moins marqué cependant que celui de son ami Nelli », mais que son débit était empêtré dans un bégaiement mal surmonté.

La perte volontaire de l'accent, ou sa dissimulation passagère, supposent un tel travail sur le passé physique de l'être et sur les adhérences les plus enfouies de sa mémoire qu'il en reste toujours quelque trace dans l'élocution sous la forme de « ces tremblements, bégaiements, balbutiements qui viennent se jeter en travers de la parole et l'entraver »<sup>6</sup>. J'ai parfois souffert d'entendre Bourdieu exposer en public. Je ressentais la raison, la cause ou, si l'on veut, l'origine déniée des embarras de sa parole qui se détendait davantage dans le dialogue sans perdre tout à fait son caractère heurté. Aux antipodes donc du ton narratif fluide de Jean Guilaine qui est, parmi nous, l'un des rares à assumer sans entrave la particularité de son accent au point qu'il m'a toujours semblé, depuis quarante ans que je le fréquente, tout à fait impuissant à le masquer, l'eût-il même désiré très fort. On pourrait retracer la généalogie de cet héritage – puisque tout accent est en fin de compte l'accent de la mère. Jean Guilaine en donne les clés dans les souvenirs de son enfance qu'il vient de rédiger et qui paraissent en même temps que ce volume<sup>7</sup>, je préfère ici tenter de mettre au jour ce qui a rendu possible la conservation intégrale, résolument non affinée, d'un accent populaire occitan par un chercheur et un professeur qui, par fonction, s'est trouvé très tôt plongé dans la vie scientifique nationale, participant à son autogestion et à son expression publique au cœur même de ses institutions dominantes, à Paris. Je ne peux oublier l'expérience vingt fois faite des prises de parole de Jean dans les assemblées de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales ; j'y observais l'air littéralement ahuri des collègues fraîchement élus, saisis par la singularité tranchante d'une voix qui leur semblait tellement incongrue en ce lieu. Et je me réjouissais par devers moi de cette irruption étrange et dérangeante dans une institution qui a fait de la compréhension des altérités culturelles une de ses missions. Mais cette unité inébranlable de Jean Guilaine, toujours « nature », dira-t-on, n'étant pas un simple trait de son caractère, essayons de la comprendre comme une propriété sociale, un effet de sa trajectoire, et de ses accents, dans un moment historique dont elle souligne quelques nervures assez oubliées.

-o000o-

5. Maurice de Gandillac, *Le siècle traversé, souvenirs de neuf décennies*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 375.

6. Ginette Michaud, « Phonographies de l'accent », *Poétique*, n° 116, 1998, p. 463-486 (citation p. 465). Écrit par une collègue canadienne cet article s'appuie sur le texte, souvent inspiré, de Jacques Derrida sur l'accent : *Le monolinguisme de l'autre ou la Prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996. On lira aussi le beau texte d'Alain Fleischer, *L'accent, une langue fantôme*, Paris, Le Seuil, 2003, « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ».

7. Jean Guilaine, *Un désir d'histoire. L'enfance d'un archéologue*, Carcassonne, Garac-Hésiode (préface de D. Fabre).

Commençons par une rencontre qui peut sembler marginale au regard des généalogies académiques mais que je sais décisive. Bénéficiant de la proximité de l'épicerie de sa mère et du Lycée de garçons de Carcassonne, lui-même flanqué d'une école primaire dite Petit Lycée, Jean Guilaine eut la chance de croiser tout au long de sa scolarité la silhouette d'un professeur d'exception, René Nelli. Enseignant de lettres et de philosophie, chargé depuis 1945 du cours d'ethnographie à la Faculté des Lettres de Toulouse, Nelli étonnait. Les lycéens diffusaient autour de lui une aura légendaire, nourrie d'anecdotes qui illustraient sa fantaisie et son anticonformisme absolu. On vient d'entendre Maurice de Gandillac stigmatiser son accent « atroce » avec d'autant plus de cruauté inconsciente qu'il considère, au fond, que cet accent Nelli aurait dû le perdre s'il avait persisté dans la carrière qui s'ouvrait à lui. Elève, en 1925 à Paris, de la fameuse khâgne de Louis-le-Grand, aux côtés de Roger Vaillant, Paul Bénichou, Robert Brasillach, Ferdinand Alquié et Maurice Merleau-Ponty, il avait fréquenté les manifestations surréalistes, Paul Eluard aimait ses poèmes. Revenu professeur de lycée dans le Sud, dès 1933, devenu l'interlocuteur privilégié de Joë Bousquet, le poète blessé, il avait toujours mesuré au plus juste ses voyages parisiens et conservé sans retouches son accent de Carcassonne. Un accent que j'ai toujours perçu comme plus « bourgeois » que celui de Jean Guilaine dont l'empreinte, tout aussi carcassonnaise, est nettement populaire, du moins est-ce ainsi que je la distingue, en particulier par le maintien inentamé de ce que les linguistes nomment le /r/ apical, ou roulé si l'on veut. Nelli écrivait, des poèmes en français et en occitan, et publiait chez les plus grands éditeurs parisiens (Denoël, Gallimard, Hachette...) des essais dans lesquels il tentait de saisir les différentes facettes d'une culture occitane de longue durée. À certains égards son œuvre – sur les troubadours, le catharisme, la littérature d'oc... – développe une sorte d'archéologie de son accent qui n'était, pour lui, que la trace sensible d'une longue histoire collective que l'unification française avait refoulée. Les curiosités universelles de Nelli englobaient, bien sûr, l'archéologie, et ceci pour une raison familiale. Son grand-père, l'architecte Léon Nelli, co-auteur de la basilique de Lourdes, avait fouillé la grotte voisine de celle des apparitions de la Vierge et y avait découvert quelques œuvres d'art mobilier paléolithique de toute première valeur. Fondateur, avec Jean Cassou et Tristan Tzara, de l'Institut d'Études Occitanes, en 1945, Nelli n'avait pas manqué de publier et de présenter l'œuvre archéologique de son grand-père<sup>8</sup>. En poste à Maubeuge, en 1930, il avait déjà comblé son ennui en s'intéressant à des fouilles gallo-romaines. Dans les années 1950, il avait pour habitude d'excursionner, comme on disait alors, avec quelques amis au sud de Carcassonne sur le domaine de la Lagaste. Là, au milieu des vignes, surgissaient du sol les restes d'un oppidum de l'Âge du fer...

Jean Guilaine n'a pas eu Nelli comme professeur mais lorsque sa précoce vocation d'archéologue s'affirme, il lui rend visite, l'entretient de ses découvertes et de ses envies. Nelli, qui pariait toujours sur la jeunesse, l'accueille, l'encourage, l'associe aux premières fouilles publiées de la Lagaste<sup>9</sup>. Convaincu, avec les philosophes, de la souveraineté de la raison, Nelli n'en avait pas moins confiance dans les vertus de l'imagination, du hasard et, surtout, de la passion. Il ne reconnut pas tant dans le jeune Guilaine un futur savant mais, comme il me l'a dit à plusieurs reprises, un être porté par la *passion de savoir*. Expérience métaphysique qu'il reliait, comme y invitait un essai de son camarade Ferdinand Alquié, au « *désir d'éternité* », le seul qui élève l'homme au-dessus de sa condition d'être-pour-la-mort<sup>10</sup>. De plus, Nelli capta aussitôt chez Jean Guilaine la présence acceptée sans dissimulation ni remords d'un lien puissant à la culture populaire. Sa voix, sa langue, son phrasé de conteur le trahissaient. En révolutionnaire très attaché aux continuités, Nelli avait gardé une grande affection pour la petite revue *Folklore*, fondée en 1938 dans l'élan qui, à partir du Musée de l'Homme, projetait une approche ethnologique de la France. Il recueillait là, sous forme de notules ou d'articles plus consistants, les résultats d'observations et d'enquêtes sur un pays social et mental que la modernité érodait. Il demanda naturellement à Jean Guilaine d'en devenir le secrétaire et celui-ci proposa d'ajouter un sous-titre plus conforme au vocabulaire du moment : *Revue d'ethnographie méridionale*. Avec Christiane, sa compagne, il en confectionna l'index complet, travail minutieux, parfait, publié en 1963, et qui demeure le plus utile et le plus sincère des hommages. Dès lors, le goût du conte traditionnel, de la fête carnavalesque et des savoir faire ruraux n'a jamais quitté Jean, comme un jardin secret, un violon d'Ingres, à la fois vécu et transcrit dans des textes d'ethnographe qui dialoguent silencieusement avec l'œuvre publique de l'archéologue.

8. Léon Nelli, *Chefs-d'œuvre de la grotte des Espéluques (Lourdes, Hautes-Pyrénées)*, Fouilles préhistoriques de Léon Nelli, préface de René Nelli, 1889, présentées par René Nelli, Toulouse, Institut d'Études Occitanes, 1948 (portfolio).

9. Jean Audy, Jean Guilaine, René Nelli et Maurice Nogué, *L'Oppidum protohistorique et les vestiges gallo-romains de Pech tartari et de la Lagaste*, Société Scientifique de l'Aude, 1959.

10. Ferdinand Alquié, *Le désir d'éternité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1943.

J'ai encore dans l'oreille la belle voix profonde de Nelli qui commentait dans le vaste et sombre salon où il recevait les *Premiers bergers et paysans de l'Occident méditerranéen*, grande synthèse publiée par notre ami. C'était en 1976. Me disant son admiration pour le tour de force érudit, il concluait « *Et puis, mon vieux, Guilaine écrit bien !* », ce qui était dans sa bouche le plus synthétique des éloges. Il était pour nous essentiel d'entendre de quelqu'un que nous savions grand poète et prosateur virtuose ce type de jugement car il fondait l'admiration affectueuse que nous lui portions. Au fond, pour nous, Nelli a incarné la possibilité de penser, de vivre et de faire œuvre à Carcassonne, dans ce que Joë Bousquet appelait « *la province de l'exil* », à condition de donner à la passion de connaître et d'écrire le pas sur les connivences d'école et les fréquentations mondaines qui sont un des lieux où les carrières se font à Paris. Le simple fait que Nelli bâtit une œuvre dans le silence nocturne de son bureau de la rue du Palais nous donnait la certitude qu'il y avait une voie possible. Bien sûr, Nelli paya cher son indépendance. L'université d'alors, étroite, très hiérarchisée et centralisée, était impitoyable aux vrais marginaux. Il se sauva en cultivant des territoires que l'université ignorait et en donnant, plus secrètement, l'essentiel à la poésie. Mais, pour Jean Guilaine et quelques autres, il a nourri la conviction qu'on pouvait être multiple et qu'il n'était pas nécessaire de se renier pour s'accomplir.

Nous n'avons jamais cessé, Jean Guilaine et moi, de fréquenter Nelli jusqu'à sa mort, en 1982. Nous allions souvent le voir ensemble. Nous l'écoutions développer ses idées du moment, gloser le cours du monde, croquer des personnages et des situations, confier un souvenir, méditer gravement parfois. Nous avions aussi avec lui, qui avait gardé de sa jeunesse surréaliste le goût immodéré de la provocation et du canular, ce que les ethnologues nomment « une relation à plaisanterie ». Un fond de gaieté portait nos échanges, le rire, énorme, inextinguible, nous unissait parfois. Depuis sa mort, je me rends compte qu'il n'est pas un de nos repas, une de nos conversations qui, à un moment, ne fassent entendre et apparaître Nelli, comme un fantôme familial dont l'image et la voix nous ramène à ce temps où notre destin prit sa couleur définitive.

-oOoOo-

Au lendemain des « événements » de 1968, un de nos éminents collègues, notre aîné, proposait, paraît-il, une analyse de la situation universitaire française que l'on peut résumer à peu près en ces termes : en France, les grandes écoles (Normale Sup., l'X, HEC, l'Ephe, Sciences po, etc.) marchent très bien, elles attirent d'excellents élèves qui en sortent solidement formés, en revanche les universités, où commençaient à affluer des étudiants de toutes origines, connaissent un taux d'échec élevé et sont impuissantes à transmettre le savoir à la majorité. Il concluait de ce constat objectif : « *Il faut donc supprimer les grandes écoles* »<sup>11</sup>. Cette logique de garde rouge a fait de lointains émules puisque le mot d'ordre actuel est de « tout recentrer sur l'université », d'abord le CNRS puis, plus insidieusement, les établissements qui jouissaient d'une large autonomie comme l'École Pratique des Hautes Études, l'EHESS, etc. De vives résistances s'opposent à ce remodelage autoritaire mais la tendance est bien là, elle unit une partie des universités et la bureaucratie gouvernante. Ce n'est pas le lieu de lancer une discussion sur ce choix dominant, on peut en mesurer rétrospectivement les effets probables en considérant le parcours d'un chercheur comme Jean Guilaine. Celui-ci n'a suivi aucun des chemins reconnus de l'excellence. Bon lycéen à Carcassonne, il n'a pas fait de classe préparatoire à Paris ou à Toulouse, très bon étudiant en histoire à la Faculté des Lettres de cette dernière ville, il n'a pas éprouvé le besoin de s'échiner sur une agrégation. Il était professeur d'histoire au lycée de Castelnaudary quand il est entré au CNRS, à 27 ans, en 1963, avec à son actif des expériences de fouilles et, entre autres, deux articles remarquables sur les civilisations à vases campaniformes et sur les rites funéraires au Néolithique. Certes, à Toulouse, il avait suivi les cours dispensés par Louis-René Nougier, curieux professeur conférencier, bon orateur à l'ancienne, très emphatique, assez éloigné du terrain archéologique et dont l'œuvre de chercheur apparaissait déjà à son jeune auditeur comme inconsistante. L'existence d'institutions comme le CNRS assurait alors un possible avenir pour une *vocation*, or Jean Guilaine savait depuis la fin de l'adolescence qu'il voulait être archéologue. Le jugement des aînés – en l'occurrence celui de l'abbé Breuil et de Max Escalon de Fonton –, qui lisaient vraiment les textes des jeunes et non des dossiers standardisés, ont suffi à lui ouvrir la porte. À compter de là, toute sa carrière au CNRS, à l'EHESS et au Collège de France s'est déroulée hors de l'*Alma Mater*

universitaire et a produit quantité de disciples dont certains sont revenus enseigner l'université. En ce sens, et c'est un accent décisif de son parcours, Jean Guilaine est un pur produit des institutions qui, depuis François I<sup>er</sup> créant le Collège de France, ont servi à déborder l'université par la bande afin de favoriser le développement des disciplines nouvelles que la logique implacable de la reproduction des Facultés risquait de laisser sur la touche ou de placer dans une situation dépendante et fragile. Repérer et recruter des talents novateurs, souvent rétifs aux hiérarchies académiques, définis par l'intensité de leur vocation et leur goût pour les fronts pionniers de la recherche, capables aussi de transmettre leur passion, tel est le mot d'ordre que cinq siècles d'histoire ont réitéré en l'amplifiant. Au fond, l'accent tranquillement assumé de Jean Guilaine, jusque dans les sommets de la recherche à Paris, est aussi un indice de cette indépendance que le système français, unique en son genre et envié de tous nos collègues étrangers, garantissait. Mais entrer dans la carrière sans mentor ni protecteur n'était cependant pas facile. Il fallut donc que l'occasion se présente. Or, l'archéologie de la France connaissait dans les années 1960 une mutation fondamentale. Alors que l'emprise coloniale française s'effaçait de la carte du monde, expérience traumatisante dans laquelle Nelli voyait un des principaux moteurs idéologique et culturel de ce second après-guerre, l'hexagone national connut une valorisation d'autant plus intense que la croissance économique transformait brutalement les paysages et les mœurs. En 1964, Malraux lançait l'Inventaire général des richesses artistiques, et avant d'autres disciplines, l'ethnologie dite « métropolitaine » par exemple, l'archéologie connut alors un développement qui visait à la couverture chronologique et géographique complète de la France. Aux yeux de ses aînés et de ses pairs, Jean Guilaine devint pour un temps l'homme du Néolithique et des Âges des métaux entre Méditerranée et Pyrénées. Aucune pression sociale n'exigea qu'il perde l'accent d'un terrain qu'il n'avait jamais quitté tout comme les géographes, dialectologues et historiens qui furent recrutés à cette époque comme *spécialistes d'un territoire*, catégorie aujourd'hui obsolète mais qui possédait alors une haute légitimité.

-o000o-

Jean Guilaine n'allait pas tarder à sortir de ce rôle, à élargir son rayon d'action et à amplifier sa réflexion dans des circonstances que j'ai vécues à ses côtés et qui constituent donc un accent commun à nos biographies respectives. En 1971, Jacques Ruffié, professeur de médecine, spécialiste de la géographie des groupes sanguins, est élu au Collège de France sur une chaire d'anthropologie physique. L'intitulé peut sembler d'un autre âge mais Ruffié est alors l'un des pourfendeurs les plus affûtés des théories raciales que la microbiologie de l'hérédité et la génétique des populations achevaient de mettre à bas. On sait que Lévi-Strauss a joué un rôle décisif dans cette élection, ce qui invita Ruffié à revendiquer le spectre complet des disciplines qui ont l'humain pour objet, « *de la biologie à la culture* » comme il écrivait alors. Élu à Paris, Jacques Ruffié tint à conserver son laboratoire d'hématologie à Toulouse et décida même, avec la complicité de Louis Lareng, président de l'Université Paul Sabatier, de créer un Institut pluridisciplinaire indépendant consacré aux Pyrénées, montagnes chères à l'un et à l'autre. Dès 1970, des réunions rassemblèrent, au Centre de Transfusion Sanguine de Toulouse qui était la base opérationnelle de Ruffié, tous les chercheurs de toutes les générations, français et étrangers, qui avaient travaillé dans les Pyrénées et y travaillaient encore. Jean Guilaine entreprenait alors des chantiers de fouilles dans la montagne catalane, je faisais ma thèse sur la littérature orale dans la haute Vallée de l'Aude ; René Nelli, en tant que professeur d'ethnographie à la Faculté des Lettres, était aussi contacté et c'est ensemble que nous nous rendîmes plusieurs fois aux assemblées de l'Institut Pyrénéen d'Études Anthropologiques. Nous étions comme les Persans de Montesquieu. Nos voyages de « littéraires » dans ce monde encore imprégné des hiérarchies médicales suscitaient des réactions étonnées, ironiques et parfois loufoques. Il faudra un jour faire l'histoire de cette association, je n'en retiendrai que les aspects qui influèrent le plus directement sur la trajectoire de Jean Guilaine.

Jacques Ruffié était un homme que j'ai toujours perçu comme double dans l'exercice de ses fonctions et dans la conduite de ses relations. D'une part, il était une incarnation du « patron », tel qu'il avait survécu à la révolution de 1968 dans les universités médicales, mais il tenait ce rôle avec une grande liberté de ton, sans attacher d'importance aux marques extérieures du statut. D'autre part, il était un compagnon

chaleureux, très attentif aux jeunes chercheurs ; d'un caractère instable et fragile, il recherchait volontiers la complicité, la chaleur de l'échange. La première scène, celle du grand mandarin, nous était à peu près incompréhensible. Au cours de la petite dizaine d'années que nous avons vécues sur les bords de la galaxie Ruffié, nous assistâmes à une noria de grâces et de disgrâces, d'apparitions et de disparitions, tout ceci dans une ambiance de cour animée d'intrigues et de vengeance qui mériterait la plume d'un Saint-Simon. Ce ballet hiérarchisé des blouses blanches était pour nous d'autant plus divertissant que nous n'en souffrions pas puisque Jacques Ruffié nous réservait l'autre scène, celle d'une amitié fondée sur l'appartenance. Né à Limoux, à 20 kilomètres au sud de Carcassonne, Ruffié plaçait au-dessus de tout les rapports avec ses proches compatriotes et rêvait de reconstituer dans la sphère de la recherche la sociabilité intense du pays qu'il avait quitté. Ces relations quasi paternelles avec le préhistorien et l'ethnologue semblaient compenser une déchirure ou un manque. J'ai souvent eu l'impression qu'il venait auprès de nous – qu'il n'appelait que « Jeannot » pour Guilaine et « Le man hac » pour moi<sup>12</sup> – sans doute pour respirer l'air de la vallée de l'Aude mais surtout pour rompre avec l'asphyxie morale et les effondrements d'humeur que provoquait en lui sa vie trépidante. C'est en notre compagnie qu'il retrouvait pleinement un accent occitan qu'il s'efforçait généralement de déguiser lorsqu'il était à Paris, sans y réussir vraiment. Même si nous n'avons pas toujours été d'accord – en particulier dans les moments où les deux scènes que j'ai évoquées interféraient à nos dépens – il n'en reste pas moins qu'il fut la rencontre décisive qui ouvrit d'un coup l'horizon de l'action.

L'Institut Pyrénéen était une sorte de société savante où des discussions à bâtons rompus faisaient le tour des questions les plus diverses. Ruffié menait le jeu. Auteur, en 1958, d'une thèse de sciences sur l'hémotypologie des Pyrénéens, dans laquelle il avait identifié des marqueurs sanguins qui singularisaient au moins deux populations anciennes, l'une basque et l'autre méditerranéenne, il souhaitait reprendre la question en articulant le substrat génétique et la très longue durée des formes culturelles. Programme immense et, à mon sens, irréalisable mais qui donna lieu à une Recherche Coopérative sur Programme du CNRS, dite RCP Pyrénées, dont il confia la direction à l'ami Jean Guilaine, au grand dam de quelques-uns de ses collaborateurs directs. Cette recherche collective dura six années, porta sur cinq régions des Pyrénées dont le Pays de Sault où se forgea l'équipe d'archéologues et d'ethnologues qui allait donner naissance, en 1978, à un laboratoire du CNRS. Je peux dire que nous avons, sous la conduite de Jean, imaginé et mené cette opération en oubliant assez vite l'ambition qui avait présidé à son émergence ou, plutôt, en lui en substituant une autre.

Les archéologues des premiers bergers et paysans révélaient la naissance du monde néolithique, les ethnologues des villages de montagne des années 1970 étudiaient, avec les derniers éleveurs, sa disparition. Nous étions pris dans le dialogue du commencement et de la fin. On pouvait, certes, inscrire dans ce temps long des objets particuliers – l'habitat, le territoire, la parenté, la communauté... – mais ce qui a fait jusque dans les années 1990 la substance de nos échanges personnels et l'unité de nos équipes était cette évidence d'un grand cycle humain qui se refermait sous nos yeux. Bien sûr, l'histoire scandait divers moments de cette durée immense mais elle ne pouvait approcher l'intensité du contraste entre la fraîcheur d'une genèse et la mélancolie d'une extinction que nous saisissions simultanément sur le terrain, dans les traces visibles ou enfouies de la préhistoire et dans les gestes, les mots, les choses et les institutions des derniers paysans d'amont. Encore vivantes sont aujourd'hui les complicités intellectuelles et les amitiés qui se forgèrent dans cette rencontre entre deux disciplines dont nous ressentions, autour d'un même grand phénomène, combien elles étaient sœurs.

Dans son bureau, à Toulouse, Jacques Ruffié recevait devant un immense planisphère qu'il parsemait de pastilles de couleur comme autant de signes des présences de son équipe sur tous les continents. L'hémotypologie, discipline que l'analyse de l'ADN a englobé et fait disparaître, était alors la branche la plus avancée de la biologie du peuplement. Elle reprenait à nouveaux frais les questions fondatrices de la très longue histoire de l'homme avec l'espoir d'aboutir un jour à une cartographie dynamique qui, depuis la sortie du berceau africain, donnerait à voir comment l'*Homo sapiens* avait fait de la terre entière sa maison. Jean Guilaine avait des ambitions plus circonscrites et aussi plus réalisables. Je l'ai d'abord connu attaché à montrer comment la mutation néolithique, qui dura comme on sait plusieurs millénaires, avait touché des populations locales qui l'avaient adaptée à leur environnement. Il se méfiait du modèle unilinéaire de

12. Ce terme occitan, prononcé « magnac », désigne affectueusement un petit garçon dont on souligne la gentillesse.

la conquête venue d'Orient avec des populations nouvelles, porteuses d'un néolithique complet (domestication des animaux et des plantes, sédentarisation et poterie). Je l'ai vu ensuite déplacer peu à peu vers l'est ses terrains de fouilles pour s'approcher du foyer méditerranéen oriental et interroger le moment où le Néolithique commence à franchir son espace originel. L'île de Chypre est pour lui, aujourd'hui, le lieu décisif où l'on peut observer l'expérience d'une colonisation à l'état naissant. Il a toujours situé au plus haut le travail monographique mais il est aujourd'hui évident que chacun de ses longs terrains constitue le moment d'une problématisation générale qui s'approfondit en se déplaçant. Cette manière de faire se différencie d'une autre qui préfère le traitement quantitatif de données massives, lequel aboutit, par exemple, à des modèles de la sortie d'Afrique de l'*Homo sapiens*, de la différenciation des langues ou de l'expansion néolithique... qui s'expriment par des cartes chronologiques, sortes de diagrammes de la diffusion et de la diversification. Chacune de ces manières induit un rapport différent aux données de terrain, il est direct dans l'une et second dans l'autre, ce qui n'exclue pas le dialogue, bien au contraire. Il me semble que Ruffié balançait entre l'approche statistique en extension et l'approche monographique en profondeur, hésitation et parfois mélange qui nous faisaient considérer avec scepticisme ses essais de superposition de cartes qualitatives où il croyait lire, par exemple, une unité aquitano-basque dans la rencontre entre la dominante du groupe sanguin O rhésus négatif, le retrait lignager et l'amour courtois<sup>13</sup>. Mais il faut rendre justice au déploiement comparatif dans l'espace que ce type de démarche suggérait. Il a incité Jean Guilaine à formuler très tôt sa propre méthode et à l'illustrer avec brio.

-o000o-

Le goût de Ruffié pour les grandes fresques, idéalement mondiales, était inséparable de ses préoccupations stratégiques. L'extension du savoir supposait la multiplication des partenaires et des soutiens ainsi que l'expansion du champ d'action de son laboratoire. Nous eûmes pendant plusieurs années l'impression que le Centre d'hématologie et l'Institut Pyrénéen occupaient le cœur d'un réseau scientifique et institutionnel ouvert et en croissance continue. Moment exaltant qui donnait le sentiment que tout était possible, à condition de s'y vouer corps et âme. Un moment crucial de cette ouverture fut l'implantation à Toulouse de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Ruffié avait saisi au vol la proposition de créer une antenne, selon les vœux qu'exprimait alors la direction de l'aménagement du territoire, au moment où la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE gagnait son indépendance et devenait EHESS. Nous étions en 1975. Je me souviens de la visite de Jacques Le Goff et de la chaleur amicale avec laquelle il nous reçut, Jean et moi aux côtés de Jacques Ruffié, exprimant sans réserve sa confiance en un développement des sciences sociales à Toulouse dans un lieu voué à la recherche et distinct de l'université. Il était clair, dès la première année d'un séminaire que Ruffié commença par présider, que la préhistoire et l'ethnologie allaient prendre à Toulouse le relais de la biologie des populations, objet des cours parisiens du Collège. En effet, pour nous, l'École était une réalité vitale bien avant que la conjoncture institutionnelle l'amenât à Toulouse. Les *Annales*, *L'Homme*, *Communications*..., les collections alors publiées par le Sevpen et Mouton, l'œuvre des meilleurs historiens, anthropologues et sociologues de la génération précédente étaient une nourriture de tous les jours. Si l'archéologie était plus marginale à l'École, l'histoire rurale de longue durée, alors très prolifique, lui préparait la place. L'élection de Jean Guilaine comme Directeur d'études en 1978 coïncida avec la naissance de notre laboratoire qui créait les conditions d'une autonomie que préhistoriens et ethnologues ont conquise ensemble.

Il y eût dans l'installation toulousaine de l'EHESS deux moments. Le premier, assez bref, se distingue à peine des rassemblements de l'Institut Pyrénéen. Ruffié y faisait connaître les savants qu'il avait croisés un peu partout sur la planète et dans diverses disciplines. Nous avons rencontré à ces occasions des personnages attachants. Je revois la haute silhouette de Jehan Vellard, qui avait avant-guerre accompagné la seconde expédition brésilienne de Lévi-Strauss. J'entends la voix bien timbrée de Nathan Wachtel de retour des plateaux boliviens. Cavalli Sforza vint nous exposer son néo-diffusionnisme génétique et culturel. Albert Jacquard et André Langaney soutinrent leurs thèses et développèrent avec des instruments mathématiques raffinés leur génétique des isolats... Dans une deuxième période, l'archéologie et l'ethnologie ont affirmé leur périmètre en privilégiant les séminaires de travail, axés sur une formation à la recherche

13. Jean Bernard et Jacques Ruffié, « Hématologie et culture. Le peuplement de l'Europe de l'Ouest », *Annales ESC*, vol. 31, n° 4, 1976, pp. 661-676.

où, selon l'esprit de l'École, les élaborations théoriques reposaient sur l'examen et la mise en débat de cas. On n'insistera jamais assez sur l'engagement de Jean Guilaine dans la formation de dizaines d'archéologues qui sont devenus des professionnels en l'écoutant exposer ses travaux et réagir devant les présentations des chercheurs jeunes et moins jeunes. Des générations de passionnés sont venus là chercher les instruments de pensée que leur vocation et leur métier requerraient. Leur parcours passait souvent par le diplôme de l'EHESS qui n'exige aucun pedigree universitaire préalable. Jean Guilaine, tout comme Jacques Le Goff qui a écrit là-dessus une page définitive<sup>14</sup>, n'a jamais conçu la recherche sans la transmission de la recherche qui est le moment où les idées prennent forme dans le don de la parole. Membre pendant de longues années de la Commission du CNRS (que Jacques Ruffié a présidé), il sait combien peut être délétère l'existence du chercheur isolé, aigri, constamment récriminant, victime, comme l'écrivait Kierkegaard, du « *désespoir de la liberté* ». C'est la seule limite qu'il voit dans le CNRS qui fut son havre, mais c'est une limite facile à transgresser si on le désire. Partager son savoir, suivre les travaux des apprentis, veiller à leur entrée dans le monde professionnel est toujours une planche de salut. Elle n'implique aucun reniement de la réflexion solitaire, je dirais même qu'elle la nourrit et la justifie tous les jours.

-oOoOo-

Plus âgé que moi d'une dizaine d'années, et l'on sait combien cette distance est considérable dans la jeunesse, Jean Guilaine m'avait été rendu familier par Nelli dont j'étais devenu l'étudiant et l'ami. Je me souviens très bien de notre premier échange, à l'entrée de la rue de la Gare, à Carcassonne. Il avait lu mon essai sur le conte de Jean de l'Ours, que Nelli venait de publier, et me lança généreusement : « *Ça c'est un travail de professionnel !* ». C'était au printemps de 1969. J'allai le visiter quelques jours plus tard, et ce fut comme une remontée du temps. Il vivait alors avec son épouse et sa mère dans la maison de ses parents. Je sonnai, Madame Guilaine mère vint m'ouvrir. Je la reconnus aussitôt, à son allure, à sa voix. Tous les lycéens de sixième se fournissaient chez elle de caramels, de coquilles à lécher, de poudres à aspirer et de « pâte à mâcher ». Sa petite épicerie de la rue Voltaire, fermée depuis plusieurs années, était un de nos ports d'attache. Jean me reçut dans un bureau assez sombre et nous avons évoqué (déjà !) l'avenir de la recherche. Son accent m'a accueilli, comme celui de Nelli, comme celui de Ruffié bientôt. Nous nous sommes revus souvent, nous avons conçu là le premier programme des enquêtes pyrénéennes puis le premier laboratoire. Mais ce n'est pas à moi de donner la mesure des projets, des relations et des institutions nées de cette complicité initiale. Je voudrais pourtant souligner et tenter de résoudre un paradoxe qui nous est commun.

Jean Guilaine a toujours pesté contre les recrutements locaux qui sont la plaie des universités régionales et qui écartent trop souvent d'excellents enseignants chercheurs, formés à l'EHESS en particulier. Nous sommes l'un et l'autre, et à contre-courant, partisans d'une commission nationale indépendante qui statuerait en dernier ressort sur les recrutements à partir des productions et des auditions comme c'est encore le cas au CNRS. Or, à y bien regarder, les rapports de voisinage, les appartenances sociales communes, les affections personnelles ont présidé à beaucoup de nos choix et ont fait longtemps de nos équipes et de notre laboratoire toulousain (mais pleinement parisien par ses attaches) des communautés dont la solidarité allait bien au-delà des relations de travail. Le même accent du Sud était le signe de ce lien qui, j'y insiste, se renforçait dans la distance aux institutions classiques et dominantes, les collègues de l'université trouvant chez nous un espace dont ils appréciaient l'ampleur et, pour tout dire, la liberté. Il ne s'agit en rien d'un phénomène assimilable à l'endogamie ou au népotisme et Joë Bousquet m'aidera à penser cette espèce sociologique particulière. Quand, vers la fin, le poète gisant de Carcassonne était invité à expliquer comment il avait pu conduire, dans ce qu'il appelait en riant une « *ville d'ânes et de voyous* », une création aussi rayonnante, attirant tout ce que la littérature et l'art avait alors de meilleur, Bousquet répondait deux choses : « *J'ai créé moi-même le milieu dans lequel je voulais vivre* » et « *Nous ne formions pas un groupe littéraire mais une sorte de Cité* ». Il soulignait ainsi qu'il n'était le continuateur d'aucune forme sociale antérieure et que les liens qu'il avait tissés au fil de rencontres personnelles où le hasard objectif avait la plus grande part dépassaient, et de loin, les rapports que définit et contraint le champ littéraire. *Mutatis mutandis* je crois que l'on pourrait appliquer cette réflexion à l'aventure collective qui a pris forme entre Carcassonne et Toulouse dans les années 1970 et 1980 autour de Jean Guilaine et de quelques autres. Il

fallait tout inventer. Nous n'avions ni héritage à soutirer ni père éternel à abattre pour nous sentir exister. La recherche prenait forme collective en s'insinuant dans les rapports qui étaient ceux de notre vie, elle nous rendait intrinsèquement meilleurs ou du moins elle portait chacun de nous au point où il donnait le meilleur de lui-même. Comme nous avions la chance de ne pas être des « héritiers », arrimés à un lignage académique et soumis à ses conformismes minutieux, nous conservions sans entraves l'empreinte d'un corps social différent. Elle participait des affinités électives qui nous unissaient. Nul milieu extérieur ne pouvait nous forcer à l'abandonner. Dans le plus lointain des ailleurs nous étions encore chez nous. Je revois tant d'occasions où nous avons, avec Jean Guilaine, partagé cet accent-là.

ISBN : 978-2-35842-001-3

Achevé d'imprimer en octobre 2009  
sur les presses de l'imprimerie LUSSAUD  
85200 Fontenay-le-Comte

Dépôt légal n° 5058 - 2<sup>e</sup> semestre 2009

Imprimé en France